



## En marchant d'une île à l'autre

---

*Dominique Louyot*

Il y avait bien vingt minutes que les lumières s'étaient éteintes. Peut-être même plus. Ou peut-être moins. Impossible de vérifier, j'avais perdu ma montre. Je l'avais encore à mon poignet en sortant de ma voiture, car je l'avais consultée à cet instant précis ; je la consulte toujours quand j'entre quelque part ou que j'en sors. On ne sait jamais ! J'avais constaté sa disparition une dizaine de secondes plus tard, quand j'avais voulu vérifier l'heure exacte du début de la panne d'électricité ; je vérifie systématiquement l'heure au moindre événement imprévu. Cela peut servir. Le bracelet s'était certainement ouvert et la montre était tombée. Tombée sans bruit sur le sol bétonné !

Les lampes de secours, qui signalaient les escaliers et l'ascenseur, s'étaient également éteintes. Dans l'obscurité totale, inutile que je songe à atteindre une quelconque issue : je ne possédais aucun sens de l'orientation, le parking souterrain était immense, comportait quatre niveaux, et j'étais évidemment au quatrième. Je décidai de regagner ma voiture, juste derrière moi, pour m'y asseoir et y attendre tranquillement la fin de la panne. Je me retournai, tendis les mains : rien. J'osai plusieurs pas prudents dans diverses directions : rien non plus. Le parking semblait vide, alors qu'à mon arrivée il était quasiment plein. Et les piliers, où étaient-ils ? Malgré leur éloignement relatif, à tâtonner de la sorte dans les ténèbres et maladroit comme je l'étais, j'en aurais obligatoirement percuté deux ou trois.

Face à cette situation inédite, le mieux était de faire le point.

Une coupure de courant. Des rangées de voitures et de piliers qui s'étaient mystérieusement évaporées. Ma montre qui s'était évanouie. L'aurais-je glissée par mégarde dans ma poche ? C'était insensé, mais autant contrôler : plus de poche ! plus de vêtements ! J'étais nu, entièrement nu ! Que cela était gênant ! J'étais très pudique. Où me dissimuler lorsque l'électricité reviendrait ?

Je me mis à quatre pattes dans l'espoir de récupérer une pièce de vêtement ou ma montre. Plus de sol. Pourtant, je ne tombais pas. Deux nouvelles énigmes à résoudre.

Je me relevai. Quelqu'un s'approchait. Dans la nuit, je ne le voyais pas, mais je pouvais certifier qu'il était nu lui aussi, qu'il était maigre, assez âgé, que son visage était pâle et fatigué. En fait, c'était exactement comme si je le voyais. Il en était de même pour lui, car il se dirigeait manifestement vers moi. Chose incroyable, sa nudité ne m'embarrassait pas. Quant à la mienne, elle avait cessé de m'embarrasser.

— Est-ce que par hasard, vous n'auriez pas aperçu ma maison ?

— Votre maison ?

— Oui, ma maison natale. Elle s'est envolée, et depuis, plus moyen de la retrouver. D'ailleurs, *tout* s'est envolé : ma rue, mon village, ma région...

— *Tout* s'est envolé ? Absolument *tout* ? Et cela s'est produit d'un coup ?

— D'un coup, pendant ma promenade matinale.

— Nous sommes sûrement victimes d'une espèce d'épidémie, car je m'apprêtais à quitter le parking souterrain de mon immeuble...

— Il n'y a ni parking ni immeuble dans mon village. Il est minuscule, vous savez. C'est mon village natal. Vous ne l'auriez pas aperçu ?

— Je me suis moi-même égaré...

— Il paraît que je dois franchir une porte. Je suppose qu'il s'agit de la porte d'entrée de ma maison natale.

— Moi, je cherche la porte de sortie de mon parking. Si au moins les lumières se rallumaient !

— Je vous en supplie, indiquez-moi simplement la direction de mon village ! Après, je me débrouillerai.

— Je suis incapable de vous aider, je ne comprends rien.

— Vous mentez ! C'est vous qui avez volé ma vie !

— Vous êtes complètement... malade !

Jamais une phrase d'une telle violence — une véritable insulte — n'était parvenue à forcer le barrage de mes lèvres. Le plus étonnant était que je n'en ressentais aucune culpabilité. L'homme, sous ma terrible agression verbale, s'éloigna précipitamment.

— Il y a si longtemps que je cherche ma maison natale ! l'entendis-je encore se lamenter avant qu'il ne se fonde dans le noir.

— Attendez, ne me laissez pas ! m'écriai-je, maudissant mon mouvement d'humeur.

— Ça ne va pas ?

La voix était douce, pleine de fraîcheur. Elle appartenait à une jeune femme. J'admirai sans honte, sans arrière-pensée, la grâce de son corps nu. Je me rappelai que j'étais nu également, mais cela ne m'embarrassait toujours pas, moi qui ne m'étais jamais déshabillé devant une femme ! Elle me sourit avec gentillesse.

— Je me suis perdu, murmurai-je timidement.

— Tu es dans le Lieu.

— Quel lieu ? Je veux rentrer chez moi.

— Tu es chez toi, maintenant.

— Je veux dire *vraiment* chez moi.

— Pourquoi ? Tu n'es pas bien dans le Lieu ?

— Honnêtement, je l'ignore. Comment y suis-je arrivé ? J'étais dans le parking souterrain de mon immeuble, quand une panne d'électricité s'est produite.

— Tu viens de répondre à ta question : c'est la panne d'électricité qui t'a projeté ici. Moi, c'est un rêve. Il y a mille façons d'atteindre le Lieu. Nous avons tous droit à cette chance, mais elle ne nous est accordée qu'une fois, il faut en profiter.

— Je préfère rentrer.

— Tu étais heureux, dans ton ancienne vie ?

— Heureux, le mot est fort...

— Reste et tu connaîtras le bonheur.

— J'avoue que je suis tenté. Le problème est qu'à cette heure, normalement, je prépare mon repas. Et puis, mon petit appartement me manque, loin de lui je me sens mal. Non, je veux rentrer.

— Dans ce cas, tu n'as pas d'autre choix que d'utiliser ta Porte.

— J'ai croisé un homme, qui m'a effectivement parlé d'une porte.

— Dans le Lieu, chacun a la sienne. Sache néanmoins que si tu l'empruntes, ton retour sera définitif : tu reprendras le cours de ton existence à l'instant et à l'endroit précis où il s'est arrêté, sans conserver le moindre souvenir de ton séjour. Dis-moi à présent : vois-tu ta Porte ?

— Non. Où est-elle ?

— Près de toi. Tu ne la vois pas, parce que tu n'as pas réellement envie de partir.

— Vous vous trompez, je veux partir, et l'homme que j'ai rencontré le veut autant que moi.

— C'est ce que vous croyez tous les deux. Mais trêve de bavardage : accompagne-moi, je vais te faire visiter.

— Oh oui !

Comment étouffer ce cri ? Une femme me prêtait attention, me proposait de l'accompagner ! Une femme jeune et belle, de surcroît ! Quelle émotion ! Une émotion si intense que je me désintéressai de mon douillet chez-moi, que je risquai une requête inouïe :

— Avant de vous suivre, est-ce que... est-ce que vous m'autorisez à toucher... à toucher votre visage ? Oh ! juste une seconde, pas davantage.

— Naturellement.

Je posai avec délicatesse ma main sur la joue de la jeune femme. Je la caressai, craintivement d'abord — je n'avais pas l'habitude de ces familiarités —, puis, avec une hardiesse croissante, j'explorai longuement les contours de sa bouche, de son nez, de ses yeux, de ses oreilles. Pour finir, j'enveloppai dans mes deux mains brûlantes ce visage charmant, incarnation idéale de la voix qui me ravissait tant. Je réalisai alors qu'il était à la fois matériel et immatériel. Je tâtai minutieusement mon propre visage et le reste de mon corps : c'était pareil ! Ce monde était décidément très étrange.

— On se met en route ?

Elle me prit par le bras et me conduisit à un rassemblement assez important situé *au-dessus* de nous. En apparence, nous marchions sur du plat, et cependant, à chaque nouveau pas, nous montions indiscutablement. Ce rassemblement était constitué de personnes de tous âges occupées à marmonner des phrases incompréhensibles.

— Que disent-ils ? demandai-je, étourdi par ces flots continus de bourdonnements.

— Ils se parlent à eux-mêmes pour mieux se connaître.

— Ils y réussissent ?

— Non, car on ne se connaît jamais complètement. Un voyage intérieur n'a pas de fin.

— Il y en a qui renoncent ?

— L'aventure est trop merveilleuse.

— Ils sont si concentrés !

— Cette condition est indispensable pour plonger profondément en soi.

— Est-ce qu'ils se taisent parfois ?

— Quand ils ressentent le besoin de se reposer. Puis le voyage reprend. L'expérience est extraordinaire, fais comme moi, je vais te montrer.

Elle ferma les yeux et commença elle aussi à marmonner. Un interminable moment se passa.

— Que vous arrive-t-il ? Vous m'entendez ?

— Laisse tomber, t'en tireras plus rien ! Viens nous rejoindre.

Le propriétaire de la voix avait une mine sombre, tourmentée, qui me mit mal à l'aise. Tous ceux qui étaient regroupés autour de cet homme avaient la même expression et m'observaient, *d'en bas*, avec le même regard chargé de ruse et de méchanceté.

— Qu'est-ce que t'attends ? Viens avec nous, elle t'a oublié, ricana un adolescent au bras d'une adolescente.

J'obéis sans en avoir nettement conscience. Cette fois, je descendais à chaque pas, bien que j'eusse la sensation, comme auparavant, de marcher sur une surface plane.

— Super ! s'exclama l'adolescente. On va s'amuser ! Vise le gros, là-haut.

L'homme se raidit, se débattit, s'étira incroyablement, perdant toute épaisseur, puis fila vers la bouche grande ouverte de l'adolescente, qui l'engloutit avec satisfaction.

Je poussai un cri d'horreur, qui masqua en partie un affreux bruit de déglutition.

— Bande d'anthropophages ! parvins-je à articuler. Ne faites pas de mal à la jeune femme !

— On ne la touchera pas, répondit une voix railleuse derrière moi. Tu t'en occuperas toi-même, dès que tu auras compris qu'elle t'a abandonné. Encore faut-il que tu la retrouves !

Un hurlement effroyable éclata et la vénéneuse assemblée se dispersa ainsi qu'une nuée d'oiseaux effarouchés. Là-bas, brillait une lumière qui battait comme un cœur. C'était elle, sans aucun doute, qui avait provoqué cette fuite généralisée et éperdue. Je tentai de m'en approcher. Je commettais peut-être une erreur, mais ma curiosité était trop vive. La lumière ne grandissait pas. S'éloignait-elle au fur et à mesure que j'avancais ? Était-elle située à une distance telle que des jours me seraient nécessaires pour l'atteindre ? Des jours ? Depuis combien de temps étais-je ici ? Ici ? Où ? Dans le... lieu ? Mais dans quel lieu précisément ?

La lumière s'éteignit.

Je regardai autour de moi : à l'exception d'un homme qui cheminait, perdu dans ses pensées, j'étais seul. Il paraissait fabuleusement âgé. Il était chauve et portait une immense barbe blanche dans laquelle étaient enfouies ses mains.

— S'il vous plaît !

Il leva la tête à mon troisième appel et me dévisagea, comme s'il essayait de se souvenir de moi.

— Auriez-vous rencontré une jeune femme très belle, très agréable, très liante ? Quand elle ne se promène pas, elle est en compagnie de personnes qui se parlent à elles-mêmes pour mieux se connaître.

— Qui parcourt le Ventre de l'Univers, répondit-il sentencieusement, assiste à bien des phénomènes insolites.

— Le ventre de l'univers ? Pas du tout, nous sommes dans le Lieu, répliquai-je d'un ton assuré.

— C'est cette femme qui t'a raconté cela ?

— Vous l'avez vue ?

— Certainement, puisqu'elle vit dans le Ventre de l'Univers. Mais ne m'en demande pas plus : le Ventre de l'Univers est infini et le temps n'y existe pas. Mes fidèles et moi y sommes présentement en gestation. Aussitôt que nous serons assez nombreux et que la vieille humanité se sera elle-même détruite, nous la remplacerons. Je serai votre guide dans cette formidable aventure.

— Vous n'avez guère de fidèles pour l'instant, lançai-je avec une pointe de moquerie dont je ne me serais jamais cru capable.

— Tu seras le premier.

— Cela ne m'intéresse pas, je veux retrouver la jeune femme.

— Je partage ta prudence. Tant de faux guides hantent le Ventre de l'Univers !

— Dans votre ventre, auriez-vous aperçu une lumière ? Elle a fait fuir la jeune femme et tous les autres.

— Apercevoir une lumière est le signe d'une haute spiritualité. Je me chargerai de ton initiation et t'élèverai au rang de prophète. Comment t'appelles-tu ?

— Gunivers.

— Le nom ne m'est pas inconnu. Il est parfait pour un prophète. Dirigeons-nous...

Je m'éloignai, à la stupéfaction du vieillard qui en resta sans voix.

Il ne me serait d'aucune aide dans mes recherches. De plus, pendant cette conversation, une idée avait germé dans mon esprit. Depuis mon arrivée, je m'étais transformé en voyageur, en explorateur. J'explorais un océan de nuit où se mouvaient, à des profondeurs diverses, des êtres qui avaient chacun leur obsession, leur idée de l'endroit où nous étions, et que je comparais, selon qu'ils fussent seuls ou en groupes plus moins importants, à des îlots, des *presqu'îles*, des îles, que j'*aborderais* pour en découvrir les trésors. Puis, quand l'ennui s'installerait ou que j'en aurais tout bonnement la fantaisie, je reprendrais mon odyssée.

Plusieurs insulaires m'avaient fait la proposition de les rejoindre, mais je n'avais qu'une envie : bourlinguer.

Commença alors une période d'une fécondité prodigieuse. Chaque escale était la source de nouvelles surprises, de nouveaux émerveillements, de frissons et de répugnance aussi, quelquefois. Ainsi, je ne pensais jamais sans un tremblement à l'archipel des souffrances, vaste zone de turbulences où des vagues de pleurs et de pleurnichements me baignèrent de larmes, où des lames de geignements, de soupirs blessèrent cruellement mon cœur, où des déferlantes de râles m'inondèrent des sueurs de l'agonie, où des tempêtes de hurlements, des cyclones de braillements me jetèrent aux oreilles les récits d'atroces douleurs. Lorsque ces bruyantes démonstrations s'accompagnaient en plus de grimaces et de gesticulations, j'avais véritablement l'impression d'assister en direct à des scènes d'assassinat, d'attentat, de torture, de viol, d'accident, de rupture amoureuse, de conflit générationnel. Si, à l'évidence, quelques-unes de ces scènes étaient feintes avec une perfection incroyable, la plupart appartenaient à la réalité la plus dure.

Je me jurai de ne plus jamais naviguer le long de ces côtes insalubres. Je cinglai en revanche à plusieurs reprises vers l'île des mimes. Deviner ce qu'ils reproduisaient par leurs gestes, leurs mouvements, leurs expressions me procurait un vif plaisir. Il y avait là des musiciens, des chanteurs, des danseurs, des sculpteurs, des artistes peintres et des peintres en bâtiment, des joueurs d'échecs, de dames, de cartes, des flambeurs, des pyromanes, des kleptomane, des sportifs en tous genres, des chasseurs, des pêcheurs, des éleveurs de toutes espèces, des tombeurs, des bricoleurs, des jardiniers, des buveurs, des mangeurs, des jeûneurs, des gêneurs ; j'en vis qui vérifiaient d'interminables listes de noms ou de chiffres, qui lisaient, téléphonaient, récuraient, rangeaient, dérangent, entassaient, tricotaient,

détricotait, essayaient des vêtements, des postures, des positions, se maquillaient, se coiffaient, se travestissaient, faisaient les cent pas, le trottoir, la manche, la cuisine, un enfant, l'enfant, l'important...

Impossible de tout énumérer : le spectacle qui s'offrait à moi variait continuellement.

J'étais heureux comme jamais je ne l'avais été. Je ne regrettais pas une fois mon existence passée, qui n'avait été qu'une grisaille permanente. Je n'avais plus besoin du refuge de mon appartement. Je n'avais plus honte de ma nudité et de celle des autres. Je n'avais plus peur des autres, de moi-même, du noir, j'usais spontanément du tutoiement. Je n'étais plus angoissé à l'idée du moindre changement dans le rituel de mes journées, il n'y avait plus de rituels, plus de journées, il n'y avait plus que la volupté d'une exploration perpétuelle. J'avais vécu comme un enfant gauche, complexé, j'étais désormais un homme.

La jeune femme avait raison : le Lieu m'apportait le bonheur. Il ne me restait qu'à la rejoindre pour que ce bonheur soit complet. Elle ne quittait pas mes pensées. Je crois bien que je l'aimais et qu'elle m'aimait également. Je rêvais à l'instant où je lui demanderais de voyager en ma compagnie, de former avec moi un embryon d'île, de partager mon éternité.

Je revenais souvent, mais sans succès, dans les parages où nous nous étions rencontrés. Cela m'était facile, car les îles ne déviaient quasiment pas et je m'orientais sans peine dans leur foisonnement, grâce à l'extraordinaire sens de l'orientation qui s'était développé en moi. Où était-elle ? J'étais certain qu'elle n'avait pas franchi sa Porte : pourquoi l'aurait-elle fait ? Elle n'avait pas davantage été avalée par un habitant de l'île des anthropophages : je l'aurais senti. L'hypothèse la plus plausible était que nous nous cherchions mutuellement, mais dans des directions opposées ou pour le moins différentes. Il y avait aussi cette mystérieuse lumière...

Tiens, la voilà qui s'allumait ! Elle avait capté ma pensée. Elle m'observait. Elle me semblait très proche, contrairement à la première fois. Elle était si belle, si attirante ! Elle recelait indéniablement un terrible danger, pour que l'on fuie à sa seule vue, mais mon amour m'insufflerait le courage et la force de le braver.

Le cœur battant au rythme de ses pulsations, je cédai à sa trompeuse séduction et m'avançai vers elle...